

son prestige scientifique demeura grand jusqu'à sa mort.

Peter Raby nous raconte la vie singulière de ce grand chercheur avec sympathie et lucidité et on peut être reconnaissant aux Éditions de l'Évolution d'avoir rendu ce livre accessible aux lecteurs francophones.

→ **Eric Buffetaut**

CNRS, Laboratoire de géologie de l'École normale supérieure

→ SOCIOLOGIE

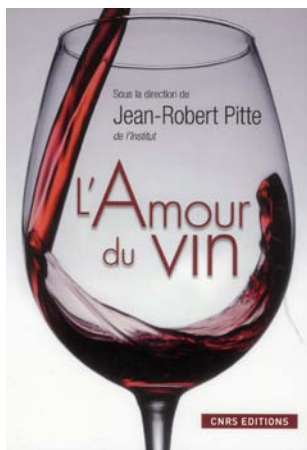
L'amour du vin

Jean-Robert Pitte (sous la dir.)

CNRS Éditions, 2013
(172 pages, 12 euros).

Vin et condition humaine, vin et amour, qu'est-ce que je bois en buvant du vin, patrimoine culturel de l'humanité, prohibition aux États-Unis, vin et cancer, initier les jeunes au vin, l'amour du vin, vers un droit raisonnable, vin et judaïsme, vin et infini, vin et Islam, la nuit du 4 août: voici les quelques chapitres de ce petit livre, étonnamment publié par les Éditions du CNRS. Oui, étonnamment, car quel rapport entre le vin et le CNRS, dont la mission est de produire de la connaissance «scientifique»?

Il faut sans doute entendre par «scientifique» quelque chose de large, qui comprenne à la fois les sciences de la nature et les sciences humaines et sociales. D'où le choix des thèmes, qui ne font pas de place à la physique, à la chimie, à la biologie, à l'astronomie, à la géologie. Non, il s'agit plutôt de lutter contre un certain hygiénisme, qui voudrait faire croire à une nation qui fait du vin depuis des millénaires (au moins deux) qu'il faudrait s'arrêter. Notre bon Rabelais nommait ceux-là des «pisse vinaigre», et il est exact qu'il faut lutter.



Les amateurs de vin, eux, les «gourmets» (on rappelle ici que le mot désigne une profession chargée de choisir des vins pour les négociants, d'où, par extension, la désignation de ceux qui aiment le vin), sont moins censeurs, plus aimables, et ils considèrent qu'il faut se méfier de ceux qui ne boivent que de l'eau. Du moins est-ce l'un des messages portés par ce livre écrit à plusieurs mains pour célébrer le vin.

Un livre à lire... un bon verre à la main, et entre amis, puisque le vin, c'est aussi la convivialité, qui évite que l'on ne sombre dans un alcoolisme dont le gastronome Jean-Anthelme Brillat-Savarin parlait en ces mots en 1825: «Celui qui s'indigère ou qui s'enivre ne sait ni manger ni boire.»

→ **Hervé This**

→ ANTHROPOLOGIE

Quand le moi devient autre

François Laplantine

CNRS Éditions, 2012
(200 pages, 25 euros).

«**L**es langues génèrent la pensée», écrit l'anthropologue François Laplantine. «D'une langue à l'autre, il n'y a pas d'équivalents. Tout ce

qui peut être dit peut être dit différemment. Mais dire différemment la même chose, c'est dire autre chose.» Lorsque Fr. Laplantine explique – en français – des notions spécifiques au Japon, à la Chine ou au Brésil, son entreprise est d'autant plus passionnante qu'elle ne peut pas, et ne doit pas, réussir totalement. L'attrait de l'anthropologie ne réside-t-il pas dans le fait que comprendre un peuple étranger est un travail sans fin et que, toujours, quelque chose, sinon même l'essentiel, échappe? Que ce livre ne réponde pas à toutes les questions qui viennent à l'esprit est donc à porter à son crédit.

Refusant de tenir pour «transcendantal et universel» ce qui est «grammatical et culturel», l'auteur dénonce «le privilège exorbitant dont s'autocrédite le sujet que Kant a appelé "transcendantal" qui est en fait occidental». Plutôt que recourir au



«je» comme à une instance unificatrice, Fr. Laplantine tente de se décentrer. Cela lui impose de prendre du recul sur sa propre langue. Un Français est incité à se mettre naturellement au centre, parce que sa langue ne peut guère construire de phrase sans sujet. Il dira: je sais, je pense, je vais vous dire, etc. La langue japonaise ne

Brèves

L'homme et la nature Une histoire mouvementée

Valérie Chansigaud

Delachaux & Niestlé, 2013
(272 pages, 34,90 euros).

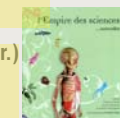


L'impact de l'homme sur l'environnement n'a pas commencé avec l'industrialisation, ni même avec l'agriculture. De la disparition des grands mammifères de la Préhistoire jusqu'à la surexploitation des sols et des mers actuelle, l'auteure, historienne de l'environnement, montre, par ce beau livre illustré et très documenté, comment l'homme a peu à peu conquis la Terre au détriment des autres espèces vivantes. De nombreuses cartes et chronologies permettent de mesurer les enjeux qui nous attendent.

L'Empire des sciences... naturelles

Francis Gires (sous la dir.)

ASEISTE, 2013
(405 pages, 40 euros).

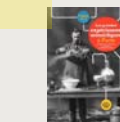


Les armoires des lycées impériaux recèlent de nombreux trésors historiques et pédagogiques, que l'association ASEISTE a entrepris de sauvegarder depuis une quinzaine d'années. Après la physique, c'est à présent aux sciences naturelles qu'elle consacre un bel ouvrage. Rassemblant animaux empaillés, écorchés en papier mâché, herbiers, squelettes, insectes et bocaux issus des cabinets d'histoire naturelle de deux lycées, l'un à Périgueux, l'autre à Angoulême, cet inventaire illustré est accompagné de plusieurs mises en perspective historiques de ces collections. Un outil pédagogique passionnant.

Les grandes expériences scientifiques à Paris

Frédéric Borel

Parigramme, 2013
(240 pages, 19,90 euros).



La première dracienne, les premiers vols de montgolfières, les débuts de l'eau de Javel, la pile de Volta, le cyclotron du Collège de France, le pendule de Foucault, le méridien de Paris, les roues dentées de Fizeau, le télégraphe de Chappe... Toutes ces inventions, et beaucoup d'autres, ont un point commun: elles ont été réalisées à Paris ou dans ses environs. Pour chacune, l'auteur retrace l'histoire de la découverte et en donne une explication scientifique. Un petit guide illustré pour tous ceux qui veulent découvrir Paris sous un regard neuf.

Brèves

Douleurs animales en élevage

Ph. Chemineau (sous la dir.)

Quæ, 2013
(130 pages, 25 euros).



Les animaux ne devraient plus souffrir, murmure de plus en plus fort la *vox populi* occidentale. Est-ce praticable ? Pas sûr. Pas vite en tout cas. Alors il faut regarder en face comment nous faisons souffrir les espèces que nous exploitons pour vivre, les pratiques installées, les différences entre stress et souffrance, les coûts induits par la réduction de la souffrance dans les industries, etc. Très bien réalisé, ce rapport d'experts commandé à l'INRA livre l'essentiel de cet aspect éthiquement difficile de notre mode de vie.

Mange tes méduses !

Ph. Cury et D. Pauly

Odile Jacob, 2013
(216 pages, 21,90 euros).



Les auteurs sont des spécialistes de la pêche, la dernière activité de prédation à grande échelle de l'humanité. Bien placés par leur métier pour observer la surexploitation des mers, ils sonnent l'alerte et n'annoncent rien moins que la destruction de la nature. Les lire est donc éprouvant comme la dégustation d'une méduse, mais intéressant et instructif ; les suivre quand ils décrivent des avancées vers une économie durable de la pêche est réconfortant. Mangez de cette méduse, puis réconfortez-vous.

L'inexistence du temps

Patrice Dasseville

Persée, 2013
(220 pages, 16,90 euros).



L'auteur, qui se présente comme un chercheur indépendant, nous livre un petit opus très documenté qui ne sera pas une perte de temps. Instinctive, ressentie par tous, la notion de temps est difficile à définir, connaît diverses acceptions scientifiques ou culturelles et a été perçue dans le passé de nombreuses façons différentes ; elle ne serait pas, selon l'auteur, un aspect de la nature, mais davantage un paramètre utile pour décrire son évolution, qui pourrait (devrait ?) être remplacé. Que l'auteur ait raison ou pas, il devient clair, à lire son livre, qu'il faut se méfier de cette notion si fuyante qu'est le temps.

connaît pas le sujet ; plus sensibles aux fluctuations qu'aux oppositions binaires, les Japonais ont un rapport au monde différent.

Autre décentrement pratiqué par Fr. Laplantine : le « triangle de la connaissance anthropologique ». S'il n'étudiait qu'une société étrangère, la confrontation dualiste de celle-ci avec la société occidentale, dont il est issu, risquerait de le mener à prendre une des deux sociétés comme la référence, c'est-à-dire la mesure, de l'autre. Le triangle obtenu en s'intéressant à deux zones géographiques (en l'occurrence, Brésil et Chine-Japon) empêche de s'enfermer dans un tel face-à-face. Ainsi privée de centre, la perspective est plus riche.

La distance prise par Fr. Laplantine sur l'Occident ne signifie pas un enthousiasme aveugle pour ce qui se passe ailleurs. Le livre s'achève sur une saga au goût amer. Appauvris par la guerre contre la Russie, des Japonais ont émigré au Brésil à partir de 1908. Dans les années 1980, leurs descendants, mal intégrés au Brésil, ont tenté de se réinstaller au Japon, mais n'y ont pas été bien reçus. Génération après génération se dessine un triste ballet d'allers décevants et de retours manqués.

→ Didier Nordon

→ ANTHROPOLOGIE SOCIALE

L'événement et la maladie

Serena Bindi et al.

Mondes contemporains, revue d'anthropologie sociale et culturelle, n°2, 2012
(185 pages, 14 euros).

Ce numéro de la revue *Mondes contemporains* met en évidence l'intérêt et l'actualité de l'anthropologie de la maladie. À travers plusieurs exemples puisés

dans diverses régions du monde, le lecteur est amené à réfléchir sur le fait que, loin d'être purement biologique, la maladie constitue un événement tout autant social et culturel. En effet, l'individu malade ressent et cause inquiétudes et perte de sens, ce qui bouscule l'ordre symbolique, et incite le groupe à formuler une explication et des pratiques rituelles pour le restaurer.

Le cas d'un petit village de paysans d'Inde himalayenne, analysé par S. Bindi, est à ce titre instructif : une femme se trouve affectée d'une jambe gonflée, ce qui l'empêche de travailler, alors que les médicaments prescrits par le médecin n'y font rien. Les villageois adoptent l'explication selon laquelle elle est possédée partiellement par le fantôme d'un homme mort au cours d'un tremblement de terre ancien – la raison à cela est attribuée à un comportement inconvenant, car elle quitte trop souvent le périmètre protégé du village pour aller visiter ses cousins. On voit comment, pour expliquer le mal, la société locale fait appel à la mémoire du groupe et à la condition dominée de la femme mariée.

Toutefois, le sens attribué à la maladie n'est pas donné d'office. S. Fainzang, enquêtant chez les Bisa du Burkina-Faso, montre certes elle aussi que la maladie est presque toujours expliquée par une inconduite de l'individu ou par la transgression d'un interdit – une façon pour les élites locales d'imposer le respect des normes (règles matrimoniales, organisation lignagère), voire de contrôler les individus. Ainsi, un homme



affecté de squames sur le visage est dit avoir attrapé la « maladie du python » parce qu'il a regardé un serpent habité par un génie : on pense alors que le monde magique le punit pour une faute commise. Toutefois, l'individu peut refuser ce jugement social en affirmant qu'il n'a pas croisé de serpent. Auquel cas, il transgresse la norme collective et élabore sa propre théorie, un peu comme une personne qui en France attribuerait ses maux de tête à la proximité de lignes à haute tension, et ce contre l'avis du médecin.

Le cas de la maladie grave en Occident, étudié par E. Fournet, illustre bien enfin comment, dans un monde contemporain où les explications traditionnelles sont largement exclues, le malade cherche à donner du sens en instaurant un dialogue avec autrui – même quand ce dialogue trouve son aboutissement dans la demande personnelle d'euthanasie.

→ Régis Meyran

Docteur de l'École des hautes études en sciences sociales

Retrouvez l'intégralité de votre magazine et plus d'informations sur www.pourlascience.fr

